

DIDIER RETOURNE A LA FAC

J'avoue que j'avais des souvenirs mitigés de mes années étudiantes. Mes bons souvenirs étaient exclusivement liés aux centaines de parties de jambes à l'air auxquelles je m'étais adonné dans les chambres universitaires miteuses du campus ou dans les studios minuscules éparpillés aux quatre coins de la ville avec des filles dont je n'arrivais pas à me rappeler les visages et les prénoms. Les mauvais étaient surtout liés à de vieux profs chauves quasi tuberculeux déblatérant des inepties sur les guerres de religion, à la bouffe immangeable du resto U et aux pellicules et à l'haleine fétide de mon voisin d'amphi, un bigleux idiot se prenant pour un intello sous prétexte qu'il avait lu Clausewitz et qui changeait de jean à chaque début de semestre. Bref, quand Robert m'avait demandé d'aller dans la fac de mon choix faire un reportage sur les revendications des étudiants, j'étais pas chaud mais j'avais pas le choix. Au moins, ça me ferait sortir du bureau : j'étais en effet « en quarantaine » depuis que des bonnes sœurs diaboliques m'avaient séquestré dans leur couvent de la mort pour tenter de me transformer en l'une de leurs — et elles y étaient presque arrivées, les bougresses¹. Sans l'intervention de Robert, mon patron, on me les aurait peut-être coupées à l'heure actuelle et je chanterai comme Plastic Bertrand avant la mue. Par chance, dès que j'avais arrêté les oestrogènes, la nature avait repris ses droits et j'avais retrouvé ma virilité, mais en attendant que ma poitrine dégonfle — je faisais un bon 85 B, ce qui m'excitait un peu — j'avais été affecté au rangement des archives, je n'avais donc pratiquement pas vu la lumière du jour pendant les six mois suivant ma sortie du couvent. La perspective d'aller baguenauder sur les pelouses d'un campus au milieu d'étudiantes en grève se baladant ventre à l'air, en débardeur, voire en jupe sans collant, n'était finalement pas pour me déplaire, je décidais même d'investir dans un nouvel after-shave et une maxi boîte de préservatifs à la menthe, persuadé que dorénavant, grâce à mon expérience de femme, je comprendrai mieux les attentes de mes partenaires — tel Mel Gibson dans un film à la con dont j'ai oublié le titre.

J'arrivais donc le lundi matin vers 10 heures à la fac de médecine Arlette Chabot de Paris X, totalement incognito, vêtu d'un jean slim noir, d'un sweat gris à capuche, de chaussettes South Park et de baskets Nike, muni d'un sac à dos garni de mon magnéto, d'une chemise remplie de mes meilleurs articles — passeport obligatoire pour obtenir des interviews de parfaits inconnus —, ma boîte de préservatifs et un slip de rechange au cas où je passerais la nuit chez une étudiante affriolante et pas farouche. Manque de chance, la première

¹ Voir Episode 2, *Un homme au couvent*.

personne sur laquelle je tombais ne correspondait pas vraiment à cette description : la matrone devait avoisiner les deux mètres et avait dû dépasser le quintal avant l'âge de ses premières règles, elle était armée d'un seau, d'une serpillière et d'un balai et vociférait comme une truie qu'on égorge :

— Mais non, Gisèle, puisque je te dis que c'est le patron qui l'a dit.

— Martine ?

— Mais non, pas la chef des agents d'entretien : le directeur de l'université.

— Pourquoi Monsieur le directeur voudrait qu'on aille à une conférence de Luc Ferry ? Ca rime à rien, si tu veux mon avis.

— T'es bouchée ou quoi ma pauvre Gisèle : faut remplir au moins un quart de la salle, sinon ça la fout mal, paraît qu'il est connu le type.

— Qu'est-ce j'en ai à foutre moi de Jules Ferry, j'ai rendez-vous chez le gynéco cet après-midi, hors de question que je pose mon cul sur un banc pendant deux heures pour entendre un connard raconter des conneries.

— Tes ovaires peuvent pas attendre demain ? Y'a urgence, tu piges ?

Je décidai de ne pas interroger ces mégères, préférant attendre de croiser une belle étudiante sortant de la bibliothèque pour lui poser des questions sur cette histoire de conférence de Jules Berry ou de je ne sais qui. Contre toute attente, la première que je croisai m'aborda d'une façon qui me déplut pour tout dire (et si elle n'avait pas été si bien foutue, je crois que je l'aurais ignorée) :

— Toi, t'es pas étudiant.

— Pourquoi ? Y a des étudiants vieux. Qu'est-ce que je dis : j'suis pas vieux.

— En tout cas, si t'es étudiant, moi j'suis Christine Boutin.

— Dans ce cas-là, je veux bien me convertir tout de suite au catholicisme de droite.

A sa mine renfrognée, je compris tout de suite que j'avais fait faute route — c'était rare mais parfois certaines femmes étaient récalcitrantes à mon humour —, pourtant, je m'embourbais de plus belle :

— C'était un compliment.

— Je suis une femme libre et fière : j'ai pas besoin des compliments de pauv'types comme toi.

— Putain, merde : une féministe, moi qui croyais que c'était une race en voie d'extinction.

— Bon, j'ai des trucs à faire, salut.

Elle partit vers l'escalier, puis se retourna pour me dire :

— Y a un plan dans le hall si t'es paumé.

— J'suis pas paumé. C'est quoi ton nom ?

— Clotilde.

— Moi c'est Didier.

— Je me doutais que c'était un truc dans ce genre. A plus, Didier, dit-elle avant de disparaître complètement.

Merde, j'étais passé pour un ringard : j'aurais dû dire que je m'appelais Kévin, Josh ou Snoop Dog pour paraître cool et sympa. Dans la cour intérieure, des pancartes de la manif de l'après-midi étaient en train de sécher : « Pécesse : S.S. » côtoyait « L.R.U., on l'a dans l'cul », « Réforme de la fac, bonjour l'arnaque » et le classique « Ta loi, Fillon, mets-te-la dans le fion ». Une petite grappe d'étudiants assis sur un banc s'entraînaient à brailler ces inepties et je décidais de passer à l'attaque sans perdre de temps. Mon idée était de faire deux trois interviews rapidos le matin et de torcher un article en cinq minutes à la cafet' du campus en m'enfilant un sandwich et des frites, puis de m'accorder un après-midi de détente bien mérité. Je m'adressais au chef de la bande — sans aucun doute un jeune arrogant de bonne famille, se destinant à une carrière de chirurgien esthétique dans le XVIème arrondissement.

— Salut, je m'appelle Didier, je suis journaliste et je cherche des étudiants grévistes pour les interviewer.

— Moi, je m'appelle Jean-Benoît Luc et je t'emmerde alors dégage.

— Eh ! On se calme, mec, peut-être que tes copines veulent bien répondre à mes questions, ça sera pas long.

— Avec toi, ça sera toujours trop long, on n'est pas intéressé on te dit, t'as qu'à aller à la pêche aux première année : ils sont tellement cons qu'ils oseront pas te dire non.

Les étudiantes à côté de lui n'avaient pas prononcé un mot et je m'apprêtais à partir, mais j'insistais et sortais mes articles de mon sac pour les convaincre. Il ne fut pas plus impressionné devant mes faits d'armes, pire mon article incendiaire sur le drame de Villeneuve-les-Bouilloux ² suscita un sourire moqueur.

— Arrête de te foutre de sa gueule, J.B., il fait son boulot ! dit une petite blonde.

— Ouais, ben qu'il aille le faire ailleurs son job à la noix.

Que les quatre filles autour de lui se rangent à son avis et se pâment devant ce bellâtre non seulement n'arrangeait pas mes affaires mais semait le doute dans mon esprit quant à

² Voir Episode 1, *Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux*.

l'opportunité de chercher une étudiante pour l'après-midi. En étais-je déjà réduit, à 46 ans, à devoir me tourner vers des femmes de plus de 25 ? Ce n'était guère dans mes habitudes et cette perspective me fit me sentir mal : au bord de l'évanouissement — il est vrai que j'avais toujours été sujet au malaise vagal — , je demandais aux étudiantes de me faire une place sur leur banc :

— T'as un banc là-bas, mon gars, tu seras plus à l'aise pour t'étaler, tu vois pas qu'on est déjà serré, tu veux pas venir sur mes genoux, quand même ? me répondit l'ignoble carabin futur liposuceur de vieilles rombières peroxydées à bagouses.

Je m'exécutais et rejoignais un banc à quelques mètres de là et, au bout de quelques secondes, lançais des regards langoureux — tels des appels de phares dans la nuit ou les lampes torches intermittentes de gendarmes me retrouvant complètement pété dans ma voiture ayant terminé dans le fossé en bord de départementale au retour d'un bingo — à une des étudiantes du groupe, la plus jolie, une petite blonde aux yeux bleus dont la bouche joliment dessinée s'ouvrait à intervalles réguliers pour y fourrer un morceau de pain au chocolat. Mes rêveries érotiques furent de courte durée : je fus ramené brutalement sur terre par un coup de pieds dans les côtes :

— Qu'est-ce que t'as à mater ma copine, pauvre con ? Dégage de là, journaliste de merde, ou tu vas le regretter.

Malgré l'envie qui me tenaillait d'infliger une sévère correction à ce sale prétentieux qui ne méritait pas sa copine, je me retins, ravalais ma salive, me levais et me dirigeais vers les bâtiments sans un mot. Ma longue expérience de grand reporter aux quatre coins du monde — en tout cas aux quatre coins de la région parisienne — m'avait appris qu'il vaut toujours mieux choisir la fuite à la confrontation, à moins que l'adversaire ne soit beaucoup plus vieux et plus petit que vous, ce qui personnellement ne m'était encore jamais arrivé. Ne sachant que faire, je suivis deux étudiants qui se dirigeaient vers un amphi : il était bondé et je fis lever tout le monde pour m'asseoir en plein milieu — toujours s'imprégner au maximum de l'ambiance du lieu — puis attrapais au vol des bribes de conversation :

— Non, mais c'est dramatique : j'ai mangé un pot de Nutella pendant le week-end.

— Ouais c'est sûr, ça craint mais attends : c'était quel format le pot, parce qu'y a pot et pot.

— Moi, j'ai un truc infailible pour pas m'empiffrer le week-end : je dors 16 heures par nuit, comme ça j'ai moins de temps pour manger.

— T'as entendu ces rumeurs sur la disparition des corps ?

— La disparition des corps ? Quels corps ?

— Des cadavres : y aurait des cadavres qui auraient disparu de la morgue.

— Tu déconnes ?

— Pas du tout, je le sais de source sûre, je peux pas te dire par qui mais je le sais, c'est tout.

— Et c'est qui qui les piquent ?

— On soupçonne des étudiants, des internes, j'en sais pas plus.

— Putain, ça me fait flipper dans mon slip. Tout d'un coup, j'ai l'impression d'être dans un teen movie américain.

Dès que je vis la prof entrer — une vieille grosse à lunettes habillée comme un sac — je décidais que ce cours n'était pas pour moi, ce qui se confirma quand elle écrivit le titre du cours au tableau « Les accouchements sous péridurale ». Je gêmais tout le monde pour accéder à la sortie et la prof me regarda avec mépris — j'eus peur qu'elle me demande ma carte d'étudiant. Il fallait à tout prix que j'appelle Robert pour lui dire que mon petit reportage sur la grève des étudiants prenait une toute autre tournure. Je cherchais vingt minutes les toilettes, puis m'y enfermais pour téléphoner : ce con de Robert ne répondait pas, merde, il devait être encore avec sa femme de ménage sans papiers — pourtant, il me semblait qu'ils étaient en froid depuis qu'elle lui avait dit qu'elle était enceinte et qu'il avait refusé de lui donner du fric pour se faire avorter. Je décidais de ne pas laisser de message et de rappeler plus tard. En attendant, je me rendis au bistrot du campus : il était presque vide, hormis deux jeunes rastas, c'est pas là que j'allais rencontrer une belle étudiante, décidément j'avais la poisse. Jugeant que 10h45 était encore un peu tôt pour l'apéro, je pris une bière, ensuite j'allais m'acheter l'Equipe et je retrouvais ma table comme si je n'étais pas parti. Passée la quatrième bière, les hommes sont tous frères, comme disait mon grand-père : j'en eus la preuve quand les rastas s'incrustèrent à ma table et que nous fîmes la causette comme de vieux potos.

— Vous faites quoi dans la vie ?

— On vit et toi ?

— Pareil. Mais vous vivez de quoi ? Vous êtes étudiants ?

— Ouais, mais nos parents sont trop friqués alors on n'a pas droit aux bourses. On se démerde.

— La manche ça eut payé mais avec la crise, les gens deviennent pingres, de toute façon moi je vais pas rester, mec.

— Ouais, moi non plus, après l'été on s'arrache en Hollande, on bosse dans les champs et après quand on a assez de thune on taille la route jusqu'en Suède, après le détroit de Gibraltar.

Décidément, les jeunes étaient plus ringards qu'on ne le pensait : entre la féministe, les hippies et l'étudiant en médecine arrogant et friqué, j'aurai pu me croire dans les années 70 et pas en 2009. Je terminais ma bière, pensif, en songeant aux Suédoises.

Vers 12h45, jugeant que l'heure décente de l'apéro était venue, nous passâmes au pastis, puis j'invitais mes deux amis désargentés à manger avec moi. Je fus étonné par l'avidité avec laquelle celui qui se disait végétalien avala son énorme steak saignant ; quant à moi, je ne sais s'il fallait attribuer ça aux bières ou au pastis, mais les tripes à la mode de Caen retournèrent les miennes. Je quittais donc mes amis précipitamment et en laissant la moitié de ma tarte aux fraises pour les toilettes de la fac.

— Mais t'as des toilettes ici, si tu veux.

— C'est sympa, mais non, je dois téléphoner à mon patron depuis les chiottes de la fac, dis-je avant de laisser les deux types passablement interloqués et la bouche pleine de frites.

A peine sorti du bistrot, je regrettais ce choix mais c'était trop tard, alors pour ne plus penser à mes intestins, je me concentrais sur les titres possibles de mon article, tout en essayant de courir discrètement, ce qui me faisait ressembler à ce marcheur olympique très moche dont le nom ne me revient pas : « Trafic de cadavres à l'hôpital universitaire », « Jeux pervers d'étudiants nantis », « L'hôpital de la honte », non mieux « L'hôpital de l'horreur ». Une fois sur place, je m'enfermais dans les W.C, me vidais et appelais mon patron même si, l'alcool faisant son effet, je dus m'y reprendre à trois fois pour composer correctement le numéro :

— Allô ? Robert ?

— C'est toi Didier ? Pourquoi tu parles si doucement ? Je t'entends mal.

— Y a du changement, je tiens une affaire de l'ampleur du sang contaminé.

— Quoi ? Qui t'as contaminé ? J'entends rien, parle plus fort.

— Attends, y a quelqu'un qui frappe à la porte, j'te rappelle.

En effet, une main ferme toquait à la porte des gogues où je m'étais enfermé.

— C'est occupé.

— Sortez, c'est un ordre.

— Putain, c'est la police ou quoi ? On peut plus chier tranquille : c'est ça, la démocratie ?

Quand j'ouvris la porte, je découvris un homme sexagénaire, en costume cravate, un vague air de ressemblance avec Jean-François Copé vieux, ce qui n'est pas un compliment.

— Bon, on réquisitionne tout le personnel, y a une urgence.

— Le personnel ? Une urgence ? bredouillais-je, encore un peu pompette.

— Oui, j'ai vérifié les contrats des agents d'entretien, j'ai le droit de vous obliger à aller à cette conférence. Et de vous virer pour faute grave si vous essayez de vous tirer en douce.

C'est alors que je compris, dans un éclair de lucidité dont j'étais il est vrai peu coutumier que : 1) ce type était le directeur de la fac et que 2) il me prenait pour un homme de ménage. Bien entendu, je pouvais admettre que le seau, la serpillière et le canard W.C qui se trouvaient dans les chiottes où je m'étais enfermé pouvaient prêter à confusion, de même que mon âge qui laissait peu de probabilité pour que je sois un étudiant mais cela ne m'empêcha pas de ressentir le malaise et l'humiliation éprouvés par Colombo quand on le prend pour un clodo à cause de son vieil imper, c'est à dire dans à peu près un épisode sur deux. Sans que j'eus le temps de me défendre, le dirlo me prit par le bras et me traîna vers l'amphi Menguélé où une trentaine d'hommes et de femmes attendait en maugréant, plus habitué à nettoyer les bancs qu'à s'asseoir dessus. Un cerbère — qui devait officier comme secrétaire du président de la fac dans le civil — passa dans les rangs et nous confisqua nos portables alors même que le mien sonnait, sûrement mon patron à l'autre bout du fil qui ne comprenait rien à la situation. Le roi de la fête arriva sous les acclamations un peu forcées du public — putain, une conférence de Luc Ferry c'était pas un match du XV de France quand même, un peu de dignité nom de Dieu. Je me retenais de rire mais quand j'entendis que les portes avaient été fermées à clés de l'extérieur — pour empêcher les gens de partir avant la fin —, je flippais sérieusement : c'était un cauchemar à la Kafka.

Le philosophe des maternelles commença en toute simplicité :

— Mes chers amis, je suis heureux que vous soyez ici cette après-midi pour m'écouter parler du sens de la vie et de la philosophie chrétienne de l'amour alors qu'il fait si beau dehors. Comme le disait Sénèque bla bla bla bla bla (il remit sa mèche), bla bla bla bla bla...

Je me demandai si ce margoulin de grands chemins faisait semblant de ne pas s'apercevoir qu'il n'y avait pas un seul étudiant dans son public uniquement composé de femmes de ménage et d'hommes à tout faire de plus de 45 ans réquisitionnés, pour ne pas dire

raflés, jusque dans les recoins les plus sombres des waters les moins propres de l'université, ou s'il était complètement con.

14h56. Cette conférence n'en finissait pas : on était tous là depuis une heure et certains dormaient déjà en soufflant des bulles de bave, les autres avaient bien du mérite de tenir le coup, peut-être pensaient-ils qu'on était espionné par le directeur via des caméras.

16h24. Il continuait à pérorer, sa femme le ravitaillant en verres d'eau minérale telle une geisha de bas étage. Ce mec, c'est le Guy Béart de la philo : tu sais quand ça commence mais tu sais jamais quand ça s'arrête ! Qu'on l'abatte ! Qu'il la boucle, putain !

17h59. Là, c'est carrément du niveau d'un discours de Castro, c'est-à-dire aussi interminable que vide de sens et plein d'autosatisfaction dégoulinante. Faut dire que sa femme l'encourageait dans ce sens : à part un vieux chien malade avec une burne en moins et un cancer du côlon, je ne vois guère quel genre d'être vivant pourrait manifester autant de confiance et d'amour inconditionnel à un homme aussi minable et insignifiant.

19h43. Après deux fausses alertes — quand il a ouvert sa sacoche en cuir pour finalement en ressortir son dernier bouquin de façon à s'auto-citer tout en faisant sa pub et quand il s'est dirigé vers la porte pour allumer la lumière du tableau —, cette conférence de merde est enfin terminée. Je suis dégoûté des conférences comme autrefois j'avais été dégoûté du cassoulet³. Nous nous barrâmes complètement lessivés, alors que cet imposteur chevelu était parti pisser sa flotte minérale en nous promettant à son retour de signer tous ses bouquins foireux, une fois bien sûr qu'on les aurait achetés. Je filais à la cafét' me payer un sandwich avec beaucoup de cornichons — bizarrement, le charlatan philosophe ne m'avait pas dégoûté des cornichons — puis je me mis en quête de la morgue. Quand mon téléphone sonna, je faillis bien m'étouffer avec un cornichon de la taille d'un petit concombre : c'était mon patron, inquiet quant à mon intégrité physique.

— Putain, tu foutais quoi, Ducon ? J'ai essayé de t'appeler tout l'après-midi, je commençais à me demander si t'étais pas retenu en otage par des étudiants enragés ou que t'avais pas choppé la grippe porcine. Au bureau, tout le monde me disait de pas m'inquiéter, que t'étais sûrement en train de t'envoyer en l'air avec une étudiante de première année à gros nichons.

— Je bosse, je m'amuse pas et je peux te dire que c'était pas la gaudriole cet aprèm' : le directeur de la fac m'a obligé à assister à un laïus de Luc Ferry.

— Claude Berri ? Il est mort ! Didier, t'as encore picolé ?

³ Voir Episode 1, *Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux*.

— Non, je t'explique : y avait une conférence de Luc Ferry, tu sais l'ancien ministre qui prétend apprendre au populo ce que c'est qu'une vie réussie ?

— Ah ouais, je vois : un connard à lunettes avec les cheveux un peu longs mais pas trop, juste à bonne longueur.

— Ouais, c'est ça, le spécialiste de la mise en plis : ben, pour sa conférence y avait pas un chat alors le dirlo a réquisitionné les agents d'entretien et suite à un quiproquo, il m'a pris pour un homme de ménage et j'ai été enfermé durant presque six heures. Je peux te dire qu'à Guantanamo ça les aurait fait parler les mecs, six heures de Luc Ferry : moi, encore cinq minutes et j'avouais être Ben Laden.

— Bon, tu rentres alors, t'as des interviews d'étudiants sur la grève ?

— T'as pas entendu ce que je t'ai dit tout à l'heure ?

— Non, tu parlais trop doucement et je deviens sourd d'une oreille à force que ma femme me gueule dessus toujours du même côté.

— Je te disais que la grève, on s'en branle, y a des trucs plus graves qui se passent ici : des cadavres disparaissent de la morgue.

— Disparitions de cadavres : tu m'intéresses. Et t'as une piste ?

— J'ai rien pu faire cet aprèm' vu que j'étais à la conférence, mais je m'y mets tout de suite.

— Bon, et tu vas dormir où ?

— J'en sais rien, sur place, je vais bien me trouver un coin sur le campus ou à l'hôpital.

— O.K., sois prudent quand même, que j'ai pas à venir te chercher. Au fait, tes nénéés, ça va, le dégonflage progresse ?

— Oui, merci, je suis à la phase Jane Birkin, dis-je en me caressant avec une certaine pointe de mélancolie, bientôt y aura plus rien.

Sur le parking de l'hôpital, j'aperçus Clotilde, la féministe forcenée mais si mignonne : elle se dirigeait vers une voiture — sûrement la sienne —, j'étais sur le point d'aller la saluer lorsque je me ravisai : quelqu'un l'attendait dans la voiture, heureusement j'étais trop loin pour me faire remarquer. Merde : c'était ce connard de petit étudiant qui m'avait envoyé bouler. Je les observais planqué derrière un 4x4 : ils semblaient très bien se connaître, c'est le moins que l'on puisse dire et mon cœur se serra en passant à la petite blondinette trompée par ce merdeux. J'étais sur le point de détourner le regard un brin dégoûté — ce naze se tapaient deux des plus jolies filles de la fac en toute impunité — quand

je vis Clotilde sortir une enveloppe marron de son sac et la donner à l'autre. Ce fut comme un éclair : ces deux étaient liés à la disparition des corps, j'en aurai mis ma main à couper, ou presque.

Une heure après, je faisais le pied de grue aux abords de l'hosto universitaire, non loin d'une machine à cawas tagguée de slogans gauchistes tels « Aux chiottes Sarko ». Alors que j'en étais à mon quatrième café insipide comme un meeting de Martine Aubry, j'aperçus un jeune homme se pointer avec un gros sac en bandoulière d'où dépassaient des bouquins : enfin un étudiant qui allait pouvoir m'aider dans mon enquête.

— Salut, excuse-moi de te déranger, mais t'es étudiant ?

— Oui, entre deux lavages de waters, j'suis étudiant en médecine.

— Comment ça ?

— Je suis Bosnienne, j'ai pas de bourses et pour payer mes études, je fais le ménage ici le soir et le week-end, mais là c'est les partiels alors c'est pas très pratique pour réviser. Je m'appelle Mehmet, enchanté.

— Moi, c'est Didier.

L'alcool avait dû être évacué de mon sang car j'eus une idée de génie : quoi de mieux que bosser dans l'hôpital pour enquêter ni vu ni connu sur la disparition des cadavres ? Si on m'avait déjà pris pour un homme de ménage, c'est que je devais avoir le physique de l'emploi.

— Pourquoi je te remplacerai pas cette nuit pendant que toi tu bosses tes cours ?

— Pourquoi tu ferais ça ? Tu me connais même pas. Elle est où l'arnaque ?

— Y a pas d'arnaque : j'ai juste envie de t'aider parce que t'as l'air cool.

— J'te crois pas.

— Bon, tu veux la vérité ?

— Ouais.

— Y a deux ans, j'employais des Bosniaques au black pour des travaux chez moi et un des gars, un jeune étudiant en médecine justement qui te ressemblait comme deux gouttes d'eau a eu un grave accident et il est mort coulé dans le béton, alors je me sens coupable et si je t'aide j'aurai l'impression de me racheter, tout en rendant hommage à sa mémoire bien sûr.

— Dans ce cas, je peux pas refuser ton offre, mais je te préviens, je peux pas te payer et j'ai rien à t'offrir, à part un paquet de spaghetti qu'on m'a donné aux Restos du Cœur.

— Garde-le, va, on a toujours besoin d'un paquet de spaghetti d'avance.

— Si tu veux, je peux te présenter une amie...très gentille.

— Ah, ça je dis pas non. Bon, il est où ton balai ?

C'est ainsi que je m'engageais dans le boulot de nettoyeur de chiottes de nuit en soustraitance, fier de la vitesse avec laquelle j'avais inventé un mensonge persuasif digne d'une explication psychologique subtile dans un épisode de « Julie Lescaut ». Malheureusement, au bout de quelques heures de lavage intensif sans trouver l'ombre d'un indice, je dus me rendre à l'évidence : c'était une des pires expériences de ma vie avec ma mycose cutanée de l'année dernière, un boulot que je ne souhaitais à personne, même à mon pire ennemi — quoi que, peut-être que ça ferait pas de mal à Luc Ferry. Cependant, alors que tout semblait perdu, la nuit se révéla finalement riche d'enseignements quand vers 3 h du mat, planqué sur la lunette des W.C., j'entendis cette conversation entre deux chirurgiens :

— Je te jure, en 34 ans de carrière, c'est la première fois que je vois ça.

— Pourtant l'an dernier, y avait bien un corps qui avait disparu le premier avril ?

— Attends, ça avait rien à voir : une simple blague d'étudiants bourrés, on a tous été étudiant, l'internat c'est une pression terrible, faut bien se défouler.

— Enfin, y a se défouler et se défouler.

— Alcool, drogue, sexe et blagues de potaches, c'était pas bien méchant, et puis y avait qu'un corps qui avait disparu et on l'a retrouvé finalement.

— Oui, mais dans quel état ? Je sais bien qu'il était en partance pour le carré des indigents et que sa famille risquait pas de le demander mais quand même, tous ces pétards, au niveau déontologique, c'est limite.

— T'as pas tort, mais de toute façon, dans notre métier on est toujours limite. En tout cas là c'est différent : 14 corps qui disparaissent, pour moi ça sent le trafic d'organes à plein nez.

— Ou un pervers sexuel, ou des satanistes, ou des...

— Michel, tu regardes trop la télé.

— T'as raison, je connais par cœur tous les épisodes de « Femmes de Loi » avec Natacha Amal. Au fait, c'était comment ton week-end à Courchevel avec ta maîtresse ?

Quelques minutes plus tard, alors que j'astiquais un robinet, histoire que le boulot de Mehmet soit fait et qu'il n'ait pas de problème, Jean-Benoît, l'étudiant en médecine et mon suspect numéro 1, pointa contre toute attente son blair :

— Alors, le scribouillard, on se fait passer pour un homme de ménage, histoire de mieux enquêter ? T'es sûr que c'est notre grève qui t'intéresse ?

— Pourquoi y a autre chose qui devrait m'intéresser ici ?

— J'en sais rien. Alors comme ça, il paraît que t'as fait la connaissance de Clotilde.

— Ouais, une drôle de fille, on dirait.

— Tu sais que je peux te dénoncer au recteur et te faire virer d'ici manu militari.

— Je crois que c'est pas ton intérêt, quelqu'un de mal intentionné pourrait aller dire à ta copine que tu la trompes avec Clotilde, ça serait ballot, elle avait l'air de bien t'aimer.

— Tu me menaces ?

— A toi de voir : si tu me menaces, je te rends la pareille, sinon on est quitte.

— On enterre la hache de guerre : maintenant tu me laisses pisser, s'te plaît.

Après bien des lavabos récurés, vers les six heures du matin, je décidai de m'aventurer vers la morgue, mais à quelques mètres du Graal, Mehmet déboula : après moult remerciements, il insista pour me faire rencontrer et plus si affinité, son amie Ludmila, qui habitait dans une chambre universitaire sur le campus. J'acceptai pour lui faire plaisir et me faire plaisir à moi aussi — si elle était trop moche, elle me laisserait peut-être au moins dormir par terre :

— Tu sais, Ludmila c'est pas vraiment une professionnelle.

— Ah bon ? C'est une amateur, tu veux dire ?

— Non, je veux dire : ses prestations sont irréprochables mais elle fait ça pour arrondir ses fins de mois, dit-il en me laissant devant la porte de sa chambre.

Ludmila était une jeune femme au physique agréable et je m'apprêtais à passer une nuit, ou plutôt une matinée de débauche bien méritée. Elle me dit de me déshabiller sans autre préambule et je m'exécutais avec précipitation, alors qu'elle restait assise sur sa chaise, telle la Vénus de Milo avec des bras assise sur une chaise.

— Tu te déshabilles pas ?

— Pourquoi faire ? C'est pas la peine.

— Quand même, c'est plus pratique, dis-je en approchant mon visage du sien.

Elle parut étonnée mais ne réagit pas. Par contre, quand je passai à la vitesse supérieure et entreprit de l'embrasser tout en lui touchant le sein gauche, je compris ma douleur : elle m'envoya une mandale digne d'une catcheuse boostée à la testostérone. Il s'avéra qu'il s'agissait d'un horrible malentendu : Ludmila était étudiante en urologie et les services qu'elle proposait vis-à-vis de mon appareil génital se limitaient à diagnostiquer les maladies vénériennes. Heureusement, je fus sauvé par le gong : mon téléphone sonna, c'était Robert, je sortis précipitamment et prit l'appel dans le couloir.

— Allô ? Didier ? Ca avance l'enquête ?

— Ouais, je suis sur une piste : j'ai deux suspects en ligne de mire, mais il faut que j'aille voir moi-même ce qui se trame à la morgue : avec un peu de chance je pourrais tomber sur le coupable en train de piquer le macchabée. Eh, Robert, t'es tombé du lit ou quoi ? Il est pas 6h30.

— J't'expliquerai quand tu rentreras : j'ai eu un p'tit blem, Maryse m'a foutu dehors.

— Merde et t'es où ?

— Ben justement je me suis installé chez toi.

— Comment t'es rentré ? Qui t'a filé la clé ?

— Ta concierge.

— La vieille Pépita ? Tu l'as menacé avec une arme ?

— Presque : je lui ai montré ma carte de presse, j'ai dit que j'allais la dénoncer comme marchande de sommeil si elle me filait pas les clés.

— Et elle a marché ?

— Ouais, j'ai dit ça au pif mais apparemment y a une tripotée de niakoués qui crèche dans tes caves : je parie que tu t'en étais même pas rendu compte.

— Non.

— C'est dingue ce qu'ils sont discrets ces chintocs : j'aurai dû me trouver une maîtresse chintoc, elle aurait pas appelé chez moi et je serai dans mon lit à l'heure actuelle.

— Sauf qu'elles te plairaient pas les chintocs : elles ont des seins minuscules et pas de cul.

— Ouais, t'as raison, c'est sans regret.

— Alors t'es chez moi ?

— Affirmatif et t'aurais pu faire le ménage, c'est une décharge ici. Bon, je te laisse, mon croissant va cramer et y a mon café qui refroidit. On se tient en jus.

— Ouais, c'est ça, fais comme chez toi, surtout, dis-je dans le vide car il avait déjà raccroché.

Merde, ça c'était la tuile : j'allais devoir héberger mon patron encore plus beauf que moi. J'avais à peine raccroché qu'une porte s'ouvrit : c'était Clotilde, en nuisette noire à moitié transparente, je crus défaillir.

— Le monde est petit, j'entend du bruit dans le couloir à six heures du mat, je sors dans le couloir et je tombe sur qui ? Didier, le journaliste en goguette.

— C'est Jean-Benoît qui vous a dit que j'étais journaliste ?

— Oui, et il m'a dit aussi que vous étiez en froid.

— Ce type est un connard, je sais pas ce que vous faites avec lui.

— Comment ça « avec lui » ?

— Je vous ai aperçu ensemble hier et il m'a semblé que vous étiez comment dire...très proches.

— Vous êtes jaloux ?

— Moi, non, mais sa copine, la blondinette, ça pourrait pas lui plaire.

— Y a aucune raison qu'elle le sache, si personne le lui dit. Et puis, c'est pas ce que vous croyez : Jean-Ben et moi on est des vieux amis, et on est plus des partenaires en affaire qu'autre chose.

— Partenaires en affaire ? Vous appelez ça comme ça ?

— Je crois que vous devriez rentrer chez vous, Monsieur Didier, vous valez mieux qu'un homme de ménage : je vais vous donner mon numéro si vous voulez m'interviewer moi et mes amies pour votre article.

— Pourquoi voulez vous que je parte ? J'enquête sur une affaire importante et je sens que je brûle, dis-je, quelque peu troublé par ce que je voyais sous la nuisette.

— C'est pour votre bien : J.-B. est un chic type mais il peut être violent et je voudrais pas qu'il vous abîme le portrait.

J'avoue que l'espace d'un instant, l'enquête sur les cadavres disparus passa au second plan et je caressais l'espoir qu'elle me laisse entrer dans sa chambre pour prendre un peu de bon temps. Au lieu de cela, elle me planta dans le couloir, rentra chez elle, en ressortit deux minutes plus tard avec un post-it sur lequel était écrit son numéro, puis m'embrassa sur la joue et me dit « à bientôt ». J'étais pantois. Il m'apparaissait de plus en plus évident qu'une créature à la plastique aussi irréprochable ne pouvait être coupable d'un tel crime. Par contre, ce bosniaque sournois n'avait pas un 90 C pour sa défense et à cet instant précis cela fit de lui le coupable idéal, avec J.-B. bien sûr, mais j'y croyais de moins en moins, ce type n'avait que de la gueule et je le voyais mal avoir les couilles de se trimbaler 14 cadavres tout seul à l'extérieur de la morgue. Non, non, à tous les coups c'était le Bosniaque : le Bosniaque est fourbe, méchant et fort physiquement, il aura pu faire le coup tout seul ou avec un ami bosniaque aussi costaud, méchant et sournois que lui. J'envoyais un S.M.S. au patron : « C le bosniac ka piké cadavres. Rentre D que preuves. Fé Gaf chasse d'O. Didier ». J'étais un peu mal à l'aise à l'idée que mon patron puisse tomber sur ma collection de films érotiques

italiens des années 80 — non sous-titrés, mais à vrai dire c'est pas gênant — enfin, c'était plutôt elle qui allait lui tomber dessus s'il avait le malheur d'ouvrir le placard de la penderie de la chambre. J'imaginai déjà mon pauvre vieux Robert, pleuré par sa femme et sa maîtresse unies dans la douleur, dans son cercueil premier prix avec en fond sonore le discours du curé sur la dignité qu'il y avait à mourir étouffé par des centaines de DVD de films érotiques italiens des années 80 — je lui souhaitais bien du courage.

Je traversais le campus silencieux encore ensommeillé, les yeux rougis et le teint cireux, stigmates de ma nuit blanche ; j'entrai dans l'hôpital par la petite porte et me dirigeais vers la morgue en laissant la mienne au vestiaire. Je m'attendais à la trouver fermée à double tour, peut-être même surveillée, et à la place je trouvais les portes grandes ouvertes : ils étaient là tous les deux, j'entendais leurs voix en train de s'engueuler. Clotilde et Jean-Benoît. Je me demandais comment elle pouvait déjà être là alors que je venais de la quitter dans sa chambre, à l'autre bout du campus, puis je regardai ma montre, fis un bref calcul et réalisais que je m'étais endormi une bonne demie-heure sur un banc à mi-chemin.

— Clotilde, c'est moi, ne craignez rien : si vous m'aidez on peut le ceinturer.

— Quoi ? Le ceinturer ? Mais ceinturer qui ? dit Clotilde, sonnée.

— Quel courage il a ce scribouillard : ceinturer des cadavres ! Wouah ! Avec ça si elle te laisse pas la baiser, c'est que t'as vraiment pas de chance.

— Arrêtes J.-B., putain qu'est-ce que t'es lourd quand tu t'y mets.

— Vas-y vas, sauve ta peau, c'est bien légitime, crois-moi j'aurais fais pareil, ce journaliste t'as à la bonne, c'est le moins qu'on puisse dire, alors profite-en.

— Oui, Clotilde, je suis sûre que vous y êtes pour rien, c'est lui qui vous a entraîné : aidez-moi à le ceinturer.

— C'est quoi ces conneries ? N'inverse pas les choses : c'est nous qui avons les cartes en mains, dit Clotilde avant de me ligoter à une table de dissection.

Bizarrement, que ce soit par trop de fatigue accumulée, d'incompréhension de mon cerveau ou tout simplement parce que ce contact physique m'était des plus agréables, toujours-est-il que je ne réagis pas et me laissai saucissonner par Clotilde. Puis, je faillis perdre connaissance quand le Docteur Mamour s'approcha de moi armé d'un scalpel et d'une bouteille de chloroforme. L'espace d'un instant, ma vie défila devant moi, et, je le confesse elle n'était pas très glorieuse : j'avais pas été un beau bébé — selon ma mère et ma grand-mère, j'étais même particulièrement moche, à un point rarement égalé pour un enfant si jeune, un vrai petit vieux en couche-culotte —, j'avais pas été un bon élève, je crains de ne pas voir

non plus été un bon amant, quant à l'amitié, il serait présomptueux d'appeler amis des compagnons de beuverie qui partageaient mes soirées et mes bières les jours de matchs de foot ou de rugby. Alors que me revenait en mémoire le seul truc bien que j'avais fait dans ma vie — le sauvetage d'un crapaud quand j'avais 8 ans — je sentis le froid d'un canon contre ma cuisse droite : j'ouvris les yeux et découvris Mehmet au-dessus de la table de dissection à laquelle j'étais attaché.

— Mehmet ? Qu'est-ce tu fous là ? C'est quoi ça, une mitraillette ?

— Une kalachnikov en fait. Il est sept heures, je venais te dire que ton boulot était fini. Moi qui me demandais comment te remercier, je viens de te sauver donc je crois qu'on est quitte.

— Merci, dis-je, honteux au possible d'avoir pu douter de lui.

Le gentil étudiant/homme de ménage m'invita à boire un café chez lui, j'acceptais, nous devisâmes de choses et d'autres, sans que j'ose lui demander s'il se baladait souvent la Kalachnikov à la ceinture. Je demandais quand même des nouvelles de J.-B. et Clotilde : je ne m'étonnais pas d'apprendre que le premier avait pissé dans son froc à 200 euros quand le Bosniaque avait pointé son arme sur lui et qu'il avait rejeté la faute sur Clotilde, poussant même la lâcheté jusqu'à se planquer derrière elle. En serrant le post-it dans la poche de mon jean slim, qui décidément était un peu trop slim pour moi, je m'imaginai déjà roucoulant dans les bras blancs et fermes de Clotilde : ma première féministe, ça promettait ! Du coup, j'étais quelque peu distrait et je ne compris pas tout ce que me dit Mehmet. Je saisis quand même qu'il aidait son oncle Yuri à écouler d'anciens stocks d'armes de l'ex-bloc soviétique et qu'il donnait parfois rendez-vous à ses clients à la fac — où il avait caché lesdites armes car il n'avait pas la place dans sa chambre universitaire —, comme ce matin, qu'il avait surpris J.-B. et Clotilde en train de s'engueuler sur la meilleure manière de me faire disparaître, l'un parlant d'acide, l'autre de me jeter dans la Seine, et qu'ils avaient avoué être de mèche pour voler des cadavres et les revendre à une certaine Mélina qui les écoulait en Amérique du Sud⁴. La suite était plus complexe : apparemment Clotilde avait voulu le doubler en récupérant des cadavres pour son usage personnel — des expériences à la Frankenstein sur la création de l'homme idéal en assemblant des bouts de cadavres, si elle m'avait tué elle aurait pu récupérer de belles pièces — alors que lui s'en mettait aussi de côté pour les écouler à des gitans du quartier qui comme tout le monde le sait mangent des brochettes de chair humaine devant un feu de camp en chantant « Bamboléo » deux fois plus fort les soirs de pleine lune. A ce stade,

⁴ Voir *La Roue de la Fortune* (dans les *Histoires Atroces*).

Mehmet avait songé à appeler la police mais il ne voulait pas que les flics mettent leur nez dans ses affaires : il avait donc laissé repartir les deux cinglés en leur disant de fermer leurs gueules et qu'il bouclerait la sienne. Une fois ces tordus partis, il m'avait libéré. Tout se tenait. Après le dernier calva d'usage, et nous être juré une amitié éternelle, je quittais mon nouvel ami et entrepris de regagner mes pénates.

J'arrivais vers les neuf heures à mon appartement. Je traversais le hall tout penaud devant le regard en coin de ma concierge, la vieille Pépita qui s'arrêta de laver l'escalier pour me lancer :

— Y a votre ami chez vous, il m'a menacé pour avoir la clé, j'espère que j'ai bien fait.

— Mais oui, vous avez bien fait, c'est mon patron.

— Oh, moi, chacun fait ce qu'il veut, du moment que vous faites pas trop de bruit.

Vision d'horreur une fois dans l'appart : mon Robert en caleçon rose fushia à fleurs devant un film érotique italien en train de boire son Nesquick et d'y tremper sa tartine. Etant moi-même passablement beurré, je compatis au sort de la tartine. Absorbé par le film, il ne m'avait pas entendu entrer et je n'osais signaler ma présence — avouez que la situation est pour le moins délicate, alors que faire⁵ ? Je fis réchauffer un café, m'en versais un plein saladier — dans mon cas, un bol n'aurait pas suffi — et le suçais d'une demi-douzaine de sucre, je le bus cul sec avant d'émettre un rot particulièrement sonore. Après ça, je mangeais trois croissants. C'est alors que Robert émergea du film et m'aperçut :

— Ah ? T'es là Didier, je t'avais pas entendu. Je me suis mis à l'aise, j'espère que ça te gêne pas.

— Non, quand on peut dépanner un ami... temporairement, bien sûr.

— Bien sûr. Hum il est pas mal celui-là, « Les nibards en folie ».

— Tu trouves pas qu'elles ont des trop petits seins ces filles ? Je veux dire, vu le titre on est en droit de s'attendre à mieux.

— Mais c'est qui qui a fait la traduction du titre ? C'est écrit au bic, avec une faute en plus : y a pas deux B à « nibards » ?

— C'est mon beauf, le mari à ma sœur, tu sais José.

— José : il est pas portugais ? Il parle pas italien ce type, il aura confondu « nibards » et « quéquettes » le coup classique quand on n'est pas polyglotte.

⁵ Gimmick des « Jamais ô grand jamais », série de sketches chiadés fait par Poelvoorde sur Canal+.

Je nageais en plein cauchemar et au lieu de lui demander s'il les avait tous vus — ce qui ne faisait guère de doute, vu que tous les films étaient étalés par terre ou sur le canapé — j'allais prendre une douche, puis racontais tout à Robert, en minimisant le rôle de Clotilde.

— Bon, j'suis crevé, je crois que je vais pas aller au bureau aujourd'hui, me dit Robert, qui il est vrai avait les traits tirés si caractéristiques du mec qui s'est pogné toute la nuit comme un malade.

— Moi, j'y vais, je dois écrire l'article sur la disparition des cadavres, dis-je en sortant de ce qui allait de moins en moins être chez moi.

Une fois dans ma voiture, j'appelais Clotilde en vue d'un petit rencard mais au lieu de tomber sur elle ou sur son répondeur, voilà ce que j'entendis : « L'impuissance n'est pas une fatalité : retrouvez votre virilité de jeune homme en dix semaines pour seulement 345 euros par mois, parce que bander, ça n'a pas de prix ». La salope, elle m'avait donné un faux numéro : je savais que c'était pas pour moi les féministes.